



Remarquable confusion de personnes

Par Jacques Blaquière #393

Dans le Dictionnaire Biographique du Canada 1801-1820 (Volume V), l'auteur Raymond Douville 1905-1997 commet une regrettable confusion de personnes. Il a écrit une biographie sur l'ancien curé de Louiseville qui ne fait aucun sens avec la réalité. En fait, Douville a écrit en partie sur le cousin du curé, Joseph Laurent Bertrand, qu'il a confondu avec son homonyme le véritable curé Joseph Laurent Bertrand. Douville a écrit : «*BERTRAND, JOSEPH-LAURENT, prêtre catholique, né le 6 novembre 1741 à Montréal, fils de Jacques Bertrand, maçon, et de Marie-Louise Dumouchel ; décédé le 29 octobre 1813 à Rivière-du-Loup (Louiseville, Québec).*

Commentaire : Dans ce qui précède, la date et le lieu de naissance ainsi que les parents du personnage sont exacts sauf que ce Joseph Laurent Bertrand n'a jamais été prêtre et fut en fait le cousin de celui qui allait éventuellement devenir prêtre et curé de Louiseville. Le curé Joseph Laurent Bertrand est né à Montréal le 8 octobre 1752, fils de Laurent Bertrand et Catherine Hautesse. Laurent Bertrand, père du curé, était le frère de Jacques Bertrand, père du cousin confondu par Douville avec le véritable curé. Le curé Joseph Laurent Bertrand est décédé célibataire à Louiseville le 29 octobre 1813. Le fils de Jacques Bertrand et de Marie-Louise Dumouchel, quant à lui, est décédé à Pointe-Claire le 6 novembre 1817 à l'âge de 75 ans. Il s'était marié en deuxième noce en 1795 à S. Anne de McKinack (Michilimakinac) avec Barbe Félicité Pillet, veuve de Jean-Louis Carignan et il est dit dans l'acte de mariage «veuf en première noce de Marie-Thérèse Dulignon».

Douville continue : «*Joseph-Laurent Bertrand épouse à Montréal, le 31 août 1762, Marie-Thérèse Dulignon qui meurt peu après. Devenu veuf, sans enfants, Bertrand est attiré par la vie religieuse... commentaire : ce qui précède est de la fiction pure et simple. Le vrai prêtre et curé de Louiseville Joseph Laurent Bertrand 1752-1813 ne s'est jamais marié. Joseph-Laurent Bertrand, fils de Jacques Bertrand et Marie-Louise Dumouchel s'est marié deux fois et a eu au moins cinq enfants de son premier mariage avec Marie-Thérèse Dulignon qui est décédée entre 1782 et 1796 ... et entre au petit séminaire de Québec en 1768. Cinq ans plus tard, il entreprend des études en théologie au cours desquelles, comme plusieurs de ses confrères, il enseigne au petit séminaire [V. Henri-François Gravé de La Rive]. Le 18 août 1776, Bertrand, âgé de 34 ans, est ordonné prêtre par Mgr Briand*. Commentaire : il s'agit ici du vrai curé évidemment qui est ordonné prêtre à 24 ans puisque né en 1752.*

Après deux ans de vicariat dans la paroisse Saint-Joachim, près de Québec. Bertrand est nommé curé de Sainte-Anne, à Yamachiche, en 1778. Deux ans plus tard, la foudre détruit l'église de la paroisse, et sa reconstruction suscite de vifs débats. Les paroissiens se montrent divisés sur le choix de l'emplacement. Le curé participe aussi au débat, apparemment sans grande habileté ni diplomatie ; partisan de l'ancien emplacement, il n'obtient pas gain de cause. À la suite de cet échec, sa position s'avère intenable et il demande sa mutation.

En 1786, Mgr Louis-Philippe Mariauchau* d'Esgly accorde à Bertrand la cure de la paroisse voisine, Saint-Antoine-de-Padoue, à Rivière-du-Loup, desservie jusqu'alors par les récollets de Trois-Rivières. Lorsqu'il prend possession de sa nouvelle cure, Bertrand s'impose comme premier souci d'inventorier les biens de la fabrique en compagnie du marguillier Joseph Lesage. En 1790, l'évêque de Québec, Mgr Hubert*, le nomme archiprêtre et, l'année suivante, vantant sa prudence, confesseur extraordinaire des ursulines de Trois-Rivières.

En 1792, Bertrand veut doter sa paroisse, comptant plus de 300 familles, d'une nouvelle église. Et voici que recommencent les tracasseries qu'il avait connues à Yamachiche. Les paroissiens se divisent sur le choix de l'emplacement et, de part et d'autre, ils envoient de nombreuses lettres et pétitions à Mgr Hubert. Ce dernier hésite longtemps avant de trancher la question : « Nous avons trouvé la paroisse partagée à peu près en

parties égales », écrit-il à Bertrand en mars 1796. Finalement, il rend un jugement à la Salomon ordonnant que l'église « soit réparée ou augmentée au lieu où elle est actuellement ». Les antagonistes voient dans cette décision l'influence à la fois discrète et persuasive de Bertrand et n'en démordent pas. Pour tâcher d'en arriver à une entente, l'évêque délègue le vicaire général de Trois-Rivières, François-Xavier Noisieux*, qui réussit à concilier les parties. Enfin, de 1803 à 1805, l'ancienne église est démolie et une autre est construite sur un nouvel emplacement. En 1806, Bertrand fait bâtir, face au presbytère, une école abritant deux classes.

Entre-temps, divers vicaires ont accepté d'aller seconder le curé Bertrand, dont la réputation d'autoritarisme a dépassé les frontières de son humble paroisse. En 1797, Mgr Denault lui envoie François Plessis-Bélair qui reste quatre ans. Il est remplacé par Michel-Charles Bezeau, qui n'y demeure que quelques mois, puis par Louis Delaunay et ensuite par François-Xavier Marcoux qui, bien que jeune prêtre, administrera la paroisse après la mort du curé Bertrand en attendant la nomination du nouveau titulaire, Jacques Lebourdais, dit Lapierre, neveu de Mgr Bernard-Claude Panet*.

En 1804, Bertrand intente un procès à Pierre Lavergne qui, l'année précédente, avait refusé de fournir le pain bénit pour la nouvelle église de la paroisse Saint-Léon-le-Grand ; cette paroisse, érigée en 1800 et constituée par un territoire détaché de la paroisse Saint-Antoine-de-Padoue, était desservie par le curé Bertrand. Lavergne justifie son geste en prétendant être demeuré paroissien de Saint-Antoine-de-Padoue parce que, dit-il, Saint-Léon-le-Grand n'a pas d'existence légale, l'évêque de Québec n'ayant pas le droit, depuis la Conquête, de créer des paroisses. Lavergne perd devant la Cour du banc du roi, mais porte sa cause en Cour provinciale d'appel. Avant l'audition de sa cause, Lavergne présente une requête demandant l'intervention du procureur général, Jonathan Sewell*, qui, partageant les prétentions de Lavergne, accepte d'intercéder. Enfin, à la suite du jugement rendu en 1806 par le juge en chef du district de Montréal, James Monk*, Lavergne triomphe. Même si le procès avait soulevé l'importante et complexe question du statut légal de l'Église catholique après la Conquête, Monk précise en rendant son jugement : « La cour [...] ne décidoit rien quant aux grandes questions qui ont été agitées dans la cause. »

Ces tracasseries minent peu à peu la santé de Joseph-Laurent Bertrand qui souffre d'ulcères et de rhumatisme. Il meurt le 29 octobre 1813, une semaine avant d'atteindre ses 72 ans. **Commentaire : Le vrai curé est mort à cette date mais à l'âge de 61 ans tel que libellé dans l'acte de sépulture.** Selon l'historien de Louiseville, l'oblat Germain Lesage, Bertrand « avait été pendant vingt-sept ans en charge d'une population considérable et remuante », parmi laquelle il laissa « un souvenir des plus estimables ».

Signé : Raymond Douville. Raymond Douville fut en son temps un historien émérite donc crédible, cette biographie erronée a fait son chemin et a servi de base sur la vie du célèbre curé de Louiseville, base qui, à son tour, a certainement confondu plusieurs généalogistes ayant découvert le deuxième mariage à S. Anne de McKinack du faux curé de Raymond Douville, mariage que Douville ne mentionne pas puisqu'il devait sûrement l'ignorer.

Sources consultées pour cet article : les registres de Notre-Dame de Montréal, de S. Antoine de Louiseville, de S. Joachim de Pointe-Claire, de S. Anne de McKinack (Détrôit USA) et autres recherches personnelles relatives aux familles Bertrand.

20120515